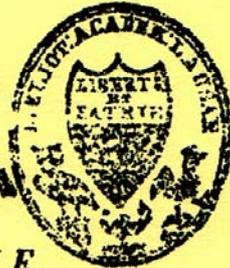
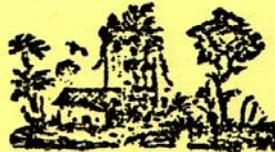


HENRI VENEL

[Henri Venel]
VOYAGE
DANS LA VALLÉE

D. U
LAC DE JOUX,

*Suivi de quelques courses cham-
pêtres et sentimentales.*



A LAUSANNE,
Chez H. VINCENT, Imp. Lib.

1795.

EDITIONS LE PELERIN

COLLECTION "VOYAGES A LA VALLEE DE JOUX"

NO 6

HENRI VENEL

VOYAGE DANS LA VALLEE DU LAC DE JOUX

1795

Suivi de quelques courses champêtres et sentimentales.

Plus un extrait des lettres physiques et morales sur les montagnes et sur l'histoire de la terre et de l'homme, par J. A. De Luc, Citoyen de Genève.

EDITIONS "LE PELERIN"

1990

DANS LA MEME COLLECTION

1. Ami Mallet Voyage à pied au Lac de Joux, 1786.
2. Gabriel Seigneux de Correvon Promenade dans les montagnes occidentales du Pays de Vaud, 1736 (épuisé).
3. Horace-Benedict de Saussure Les lacs du Jura, 1779.
4. Goethe Voyage à la Vallée de Joux, 1779 (épuisé).
5. Jean-Louis Moré Une course dans le genre touristique, 1839.
6. Henri Venel Voyage dans la Vallée du Lac de Joux, 1795.

On trouvera en fin de brochure, dès la page 36, un extrait propre à la Vallée de Joux de l'ouvrage de J.A. De Luc. Celui-ci porte pour titre:

Lettres physiques et morales, sur les montagnes et sur l'histoire de la terre et de l'homme. Adressées à la REINE de la GRANDE-BRETAGNE, par J.A. DE LUC, Citoyen de Genève, lecteur de SA MAJESTE, Membre de la Société Royale de Londres, & Correspondant des Académies Royales des Sciences de Paris & Montpellier.

EN SUISSE, CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIES.

M. DCC. LXXVI I I

INTRODUCTION

Le récit de voyage de Henri Venel aurait dû être le premier ouvrage produit par les Editions Le Pèlerin, alors que paradoxalement, il ne vient qu'après plus de quinze ans de productions de tous genres. Expliquons le pourquoi.

Au début des années 1970, désireux de rééditer différents ouvrages classiques de la Vallée de Joux - exemple: Lucien Reymond, les Contrebandiers du Risoux; J.-D. Nicole, notice historique; Mélanie Meylan, poésies - j'avais pris contact avec Mr. Roland Dupuis du Sentier. Notre attention s'était alors portée sur le petit texte fort sympathique de Venel. Notre projet commun consistait en une édition qui aurait repris le texte original par le procédé de la photogravure, avec prépublication dans la FAVJ. Les plaques furent réalisées, Mr. Dupuis me fit parvenir les premières épreuves.

Je ne sais plus quelles raisons ont fait que les choses n'allèrent pas plus loin que cette première étape. Les clichés restant en possession de Mr. Dupuis, dans les archives de la FAVJ où par hasard ils se trouvent encore peut-être, et le premier tirage dans mes papiers

Peu après je créais les Editions le Pèlerin et éditais ainsi mes propres brochures par le procédé dit de la polycopie. Je ne voulais pourtant pas court-circuiter un projet qui nous avait intéressé lui et moi. Si bien que Venel resta à l'écart de mes divers projets d'édition.

Aujourd'hui cependant, après maintes promesses faites à différents lecteurs, je me décide enfin à sortir le voyage d'Henri Venel d'Orbe; néanmoins d'une manière tout à fait traditionnelle, et sans revenir à ces fameux clichés qui pourraient bien ne plus jamais voir le jour.

Henri Venel. Dernier en date des voyageurs du XVIII^{ème} siècle qui avaient visité notre Vallée et qui, en différentes publications, en avaient parlé. Citons ainsi les voyages relatés de:

- Correvon, en 1736.
- Saussure, en 1779.
- Goethe, en 1779.
- Mallet, en 1786.

Un texte d'une certaine importance, de P.L. Bader, n'a pas paru dans notre collection. Il avait trouvé place dans la Revue Historique Vaudoise en 1946. Il s'agissait d'un voyage effectué à la Vallée de Joux en 1789.

Avec Venel se termine donc en beauté la belle époque des grands récits de voyage ayant trait à notre région. Car après ne viendront plus que des récits d'importance moindre, voir à cet égard Jean-Louis Moré, dans la même collection; et puis bientôt paraîtront les premiers dictionnaires qui, à leur manière, remplaceront les récits de voyage.

Mais qui était Henri Venel d'Orbe ?

Jean-François Henri de son prénom, il naquit à Orbe le 5 novembre 1780. Son père, Jean-André Venel, docteur en chirurgie, avait fondé dans cette ville un établissement qui rendit de grands services aux enfants et jeunes gens atteints de difformités.

Jean-François Henri perdit sa mère à l'âge de 4 ans, et son père alors qu'il n'avait que douze ans.

Il suivit le collège classique d'Orbe, puis se rendit en Allemagne pour y poursuivre ses études. Il y devint précepteur. Avec ses élèves il eut bientôt l'occasion de poursuivre ses voyages à travers l'Allemagne, la Suisse, l'Italie et la France.

Plus tard Venel revint au pays, y trouva femme, et se fixa près d'Orbe où il reprit la direction d'un domaine rural, avant que de revenir à l'éducation de la jeunesse. Il ne tarda pas à ouvrir une institution pédagogique (1822) qu'il transféra dix ans plus tard aux portes de Genève et dont il garda la direction jusqu'à sa mort survenue le 22 août 1855.

Pour une plus grande connaissance de notre auteur, se reporter à l'ouvrage de Théodore Claparède: Henri Venel. Esquisse biographique. Extrait de la Gazette de Lausanne. Lausanne, imprimerie de Louis Vincent, rue du Pré 33, 1865.

Cette étude cite quelques publications éditées de son vivant par Henri Venel. N'y figure pas néanmoins son voyage à la Vallée de Joux publié en 1795 et probablement inconnu de Claparède.

Un ouvrage publié à l'âge de quatorze ans! Bel exploit

"gamin" que de parcourir comme un homme une région, que de savoir y découvrir la beauté de ses habitantes, "ces fraîches et ragouûtantes montagnardes" comme il le dit, que d'en faire un récit et finalement que de le publier! La chose mérite attention. Henri Venel fut-il un des plus jeunes auteurs que notre pays ait pu connaître ?

Mais son ouvrage lui aussi mérite attention. Tout d'abord par son format inusité. Il ne mesure en effet que 8 x 13 cm! Il comprend 66 pages. L'exemplaire déposé à la BC de Dornigny sous la cote 1 C 1463, a permis de réaliser cette brochure. Il fut donné à la BC en 1826 par Mr. J. Rickly. Serait-il le seul exemplaire restant à ce jour de ce récit de voyage ? Je peux en effet certifier qu'en toutes mes recherches historiques et qu'en la consultation de plusieurs collections importantes, je ne l'ai jamais rencontré. Il constituerait ainsi un original d'une rareté et d'une valeur extrêmes. Une nouvelle édition, tirée à 200 exemplaires, ne sera ainsi pas de trop pour redonner vie à ce récit bien à la mode du XVIII^{ème}, alors que l'ombre de Rousseau planait encore sur le pays!

Les Charbonnières, janvier 1990.

- Rémy Rochat

AVIS DE L'ÉDITEUR

Nous croyons faire plaisir aux amis de la simple nature en publiant ce petit ouvrage. La Vallée du Lac de Joux présente des points de vue admirables, et mérite bien qu'on fasse connoître ce charmant vallon, plus intéressant, peut-être, que le Mont-Blanc, et d'un accès plus facile et moins dangereux pour le voyageur curieux.

Les pièces qui suivent le Voyage dans la Vallée du Lac de Joux, ont paru en 1793, sous le titre d'Étrennes Champêtres, et avoient effectivement un Calendrier en tête; mais comme le sort de tout ce qui porte le titre d'almanach est assez communément d'être jeté au rebut après l'année révolue de sa date, et qu'il seroit fâcheux de laisser ensevelir dans l'oubli des fragmens vraiment dignes de trouver place dans une bibliothèque, nous avons pensé que le public ne nous sauroit pas mauvais gré de réunir dans un même volume, et comme sous un même point de vue, des morceaux qui, quoique d'un style bien différent, semblent ne former qu'un seul et même ouvrage avec le Voyage que nous publions. L'intérêt que respirent ces petites pièces, les sentiments qui animent les narrations, l'ordre et l'enchaînement dans lesquels elles se succèdent, la légèreté presque imperceptible des transitions d'un sujet à un autre, le naturel des expressions, tout en un mot, nous fait présager qu'elles seront accueillies favorablement;

d'ailleurs, la plupart des scènes sentimentales qui s'y rencontrent ayant eu lieu dans les mêmes endroits que décrit l'auteur du voyage dans la Vallée du lac de Joux, nous nous plaisons à croire que les douces émotions qui, à la lecture de ces petites pièces, se feront sentir dans l'âme de nos lecteurs, les dédommageront amplement de l'ennui qu'entraînent presque toujours avec elles des descriptions purement locale.

VOYAGE DANS LA VALLEE DU
LAC DE JOUX

Par Henri Venel d'Orbe.

AVANT - P R O P O S .

Ceux qui ont voyagé dans la Suisse, & qui ont donné au public les observations qu'ils ont faites sur ce beau pays, ont pu satisfaire les lecteurs superficiels qui aiment à parcourir un livre, comme les auteurs dont nous parlons ont parcouru les lieux qu'ils nous décrivent. Mais ils n'ont pas rempli l'attente d'un philosophe dont les lectures lentes & réfléchies exigent, de la part du voyageur, plutôt la lenteur de la tortue que le vol de l'aigle.

La description d'un pays tel que le nôtre n'est pas, à mon avis, de la compétence d'un seul homme, surtout si cet homme est étranger, & par conséquent

ignorant les divers idiomes de la Suisse, et qu'il en fasse le tour en trois semaines ou un mois. Je crois donc que pour n'écrire quelque chose d'instructif et de détaillé, il faut borner ses courses, parler le patois, et examiner avec lenteur. Je prie ceux qui me liront de penser à mon âge: (j'ai quatorze ans), et de croire que le motif qui me met la main à la plume n'est pas la puérile vanité d'être auteur, mais le pressant besoin qu'a mon âme de donner effort aux vives impressions qu'elle a reçues dans les divers endroits qui m'ont frappé.

VOYAGE DANS LA VALLEE DU LAC DE JOUX

Avant que de quitter Orbe, j'espère qu'on voudra bien me permettre de m'arrêter un moment sur la description de cette ville, quoique je m'écarte par là du but que je me suis proposé, mais c'est ma patrie, et je crois que le lecteur ne sera pas fâché que je dise un mot de cette cité, remarquable par son ancienneté et ses charmants endroits pittoresques.

Quelques auteurs croient qu'Orbe étoit la capitale du canton appelé Pagus Urbigenus. Quoiqu'il en soit, cette ville a été florissante sous l'ancienne monarchie des Francs.

Orbe est la ville principale du bailliage d'Echallens, qui appartient à Berne et à Fribourg. Mais cependant le baillif n'y réside pas; en revanche il y a un châtelain qui représente le baillif, dont la résidence est à Echallens

et qui y est envoyé alternativement par les deux cantons. La charge dure cinq ans. Quand le baillif en charge a été nommé par le canton de Berne, on appelle de ses décisions à Fribourg, et celles du baillif, nommé par Fribourg, sont réciproquement soumises à l'appel au gouvernement de Berne.

Le voyageur anglois ne manque pas de visiter l'Abbaye, admirable par ses endroits pittoresques et ses points de vue romantiques. On ne peut se lasser d'admirer depuis un cabinet, appelé le cabinet du saut, la majesté de la rivière de l'Orbe, de même que la beauté de son pont formé d'une seule arche. Par de petits et charmants chemins pratiqués en zig-zag sur un précipice, on arrive à un bain près de la rivière, où feu monsieur Venel, médecin et chirurgien d'Orbe et possesseur de l'Abbaye, baignoit ses malades. Près du bain il existe une machine hydraulique de son invention qui monte l'eau à la hauteur de cent et quelques pieds.

Ce même Mr. Venel avoit formé sous la protection du gouvernement de Berne un établissement pour redresser les enfans nés contrefaits, ou qui le sont devenus depuis leur naissance. Cet établissement, depuis sa mort, a été continué par messieurs Venel et Jaccard, l'un frère, l'autre neveu du défunt.

Après être sortis du territoire d'Orbe, nous entrâmes dans le bailliage de Romainmôtier. Le premier village que l'on trouve, c'est Agiez, près duquel, en se détournant d'un quart de lieue, on peut voir une

grotte qui donne sur la rivière de l'Orbe, et vis-à-vis de laquelle, de l'autre côté de la rivière, en est une autre moins profonde. Ces grottes ne sont rien en comparaison de celle que l'on voit dans la vallée de l'Orbe, et à laquelle nous nous transporterons.

Après avoir quitté Agiez, nous trouvâmes successivement Bofflens, Croy et Romainmôtier. Bofflens n'a rien de remarquable; son sol est mauvais, ses habitants pauvres, à l'exception d'un certain A. C. que la fortune visita il y a quelques années, en lui apportant le premier lot de la loterie d'Orbe qui valloit seize mille livres. Qu'il me soit permis à cette occasion de citer une petite anecdote qui a du plaisant et du moral. Lorsque C. prit son billet chez le collecteur, il lui dit: "si j'ai le gros lot je vous donne cinquante louis". C'étoit un propos, il n'y avoit point de témoins. La loterie se tire. A. C. a le gros lot, et Mr. V. le collecteur court à toute bride lui annoncer cette bonne nouvelle; il le trouve labourant une terre ingrate. Il l'aborde et lui demande s'il se rappelle de sa promesse? Il répond que oui. Eh bien! lui dit Mr. V., je vous annonce le gros lot. On s'attend à voir un homme se rouler d'allégresse; pas du tout. Il sort sa pipe de sa bouche et lui répond flegmatiquement: "Ce serai bin loguiablo". On s'attend aussi à le voir quelques jours après se rétracter de sa promesse, en faisant réflexion que Mr. V. n'avoit point de titre pour l'y obliger; pas du tout; il donne les cinquante louis, et prouve ainsi que la délicatesse loge souvent où l'on n'irait pas la chercher.

Depuis Bofflens nous continuâmes notre route par un chemin étroit et pierreux bordé çà et là de petits bois taillis, et nous arrivâmes à Croy, petit village du bailliage de Romainmôtier. En y entrant j'aperçus sur le visage de N. ^{1.}, un de nos compagnons de voyage, une émotion dont nous ignorions la cause, et que nous attribuâmes d'abord à une indisposition subite. Mais le récit qu'il nous fit dissipa notre erreur, et força notre cœur à s'attendrir avec le sien.

"Ce hameau, nous dit-il, étoit autrefois la patrie
" de mes ayeux. Un champ qu'ils cultivoient eux-mêmes,
" un verger dont ils avoient planté les arbres, quel-
" ques prés et un jardin qui se transmettoient de père
" en fils, étoient la petite fortune et le solide bon-
" heur de ces antiques villageois. Je me plais souvent
" à relire les vieux journaux qu'ils m'ont laissé. A
" chaque page j'y découvre de la simplicité, de la
" piété et de la vertu. J'y trouvai il y a quelques
" jours la date du mariage de mon grand-père. Il s'ex-
" primoit en ces termes. Ce 2 janvier 1703, moi Pierre
" Louis N. de Croy ^{2.}; j'ai épousé Susanne Marguerite
" fille du sieur F. G... ^{3.} de Rances. Moi je suis âgé
" d'environ trente-un an, et honorée Susanne Margue-
" rite d'environ vingt-et-deux ans. Dieu nous fasse
" la grâce de vivre en bonne paix et en bonne union
" ensemble tout le tems de notre vie, et de fortifier
" toujours notre amitié de plus fort. Nous désirons
" l'un et l'autre de vivre comme deux Chrétiens doivent

" vivre ensemble. Dieu nous en fasse la grâce. En tour-
" nant le feuillet j'y vis la naissance de son premier
" né. Le jour de Marie Magdelaine, y est-il dit, 23 de
" juillet 1708, par la grâce de Dieu, ma femme a enfan-
" té un fils au signe de la balance, le septième jour
" de la lune.

" Voilà, continua Mr. N., des souvenirs qui couvri-
" roient de rougeur l'orgueilleuse face de bien des gens,
" et qui à moi me procurent des sentimens délicieux et
" inexprimables. Peut-être hélas! ce petit champ que vous
" voyez ici à notre droite, a-t-il été plusieurs fois
" arrosé des sueurs de mon ayeul. Peut-être que ce joli
" poulain que vous voyez bondir dans ce pré, descend-il
" en ligne directe de la cavale que mon grand-père avoit
" achetée à Vaulion, de laquelle j'ai trouvé l'acquisi-
" tion dans son journal. Heureux animal, puisses-tu ne
" jamais hennir dans les plaines ensanglantées de la
" Flandre, au son de la trompette guerrière, puisses-tu
" ne jamais traîner le bronze volcanique par-dessus des
" tas de morts, et ne jamais sentir tes flancs pressés
" par le soldat cruel et sanguinaire". Mr. N. finit à
l'instant où nous perdîmes de vue le village de Croy;
il lui fit ses adieux en chantant la romance suivante.

R O M A N C E

* *

Je te quitte hameau tranquille
Où coulent les eaux du Nozon;
Je te salue humble maison
De mes pères le doux asile.

Je vieillirois sous ton ombrage
Arbre planté par mes yeux;
Je serois hélas plus heureux 4.
Si mon père eut été plus sage.

Possesseur d'un petit domaine
Que je soignerois de ma main,
Seul je moissonnerois mon grain,
Je sèmerois seul mon avoine;
Je jouirois de mon ouvrage,
Je ne ferois point d'envieux;
Je serois hélas plus heureux
Si mon père eut été plus sage.

Au sein d'un paisible ménage
Je verrois croître mon enfant;
Je lui répéteroies souvent
Que le bonheur n'est qu'au village.
Il auroit pour son héritage
Mon champ, ma charrue & mes boeufs;
Il seroit hélas plus heureux
Si mon père eut été plus sage.

Monsieur N. commençoit un autre couplet sans s'apercevoir que nous entrions dans Romainmôtier; il cessa donc pour faire avec moi quelques observations sur cette ville. Ce qui nous frappa d'abord, fut sa situation enfoncée et romantique. Elle est bâtie dans un creux au bord du Nozon dont l'eau épais-
sit admirablement l'herbe des prés qu'elle arrose. Cette petite ville est environnée de bois de sapins qui lui donnent un air sombre et sauvage. Il y a peu de jolies maisons. Le château lui-même ne se distingue des autres bâtimens que par la silhouette

d'un grand ours dont la couleur ressort sur une muraille blanche. Mais le bailli est dédommagé, dans son triste séjour, par des revenus que l'on dit plus considérables que ceux du bailliage de Lausanne, en raison du peu de dépenses qu'il est appelé à faire dans un lieu aussi retiré.

On dit que deux frères appelés, l'un St. Romain et l'autre St. Lupicien ou St. Loup, se retirèrent sur les bords du Nozon où ils vécutent en hermites; que St. Loup abandonna son frère pour aller près d'une petite ville du même bailliage appelée la Sarraz, habiter sur un rocher près duquel est une source d'eau souffrée. Dans le lieu où étoit resté l'aîné des frères, on bâtit un hospice, puis un couvent sous le nom de Romanimônastorium d'où l'on a fait Romainmôtier.

La ville, comme nous l'avons dit, n'est pas jolie, mais les environs sont très pittoresques. Le gibier abonde dans ses nombreuses forêts que Mr. R. fait retentir de sa bruyante meute. Il y a d'excellents prés, de bons jardins. Et ce qui nous étonna le plus, dans un fond où le soleil ne paraît luire que quelques heures par jour, fut de voir des arbres chargés de toute espèce de fruits que l'on nous dit parvenir à une parfaite maturité, et à une qualité équivalente à celle de ceux de la plaine. Mais je crois qu'il en est des habitants de Romainmôtier comme des gens d'Orbe quand ils se disputent, pour la qualité de leurs vins, avec les vignerons de Lavaux ou de la Côte.

Après avoir observé ce qu'il y avait de remarquable dans cette presque ville, nous en sortîmes et prîmes le chemin de Premier. Notre char roulant lentement dans la montée rapide qui y mène, nous eûmes le temps de philosopher sur les mœurs et le goût de nos ancêtres, et sur les raisons qu'ils pouvoient avoir de construire préférablement leurs villes dans des lieux bas et escarpés.

Je demandai à Mr. N. s'il en soupçonnoit la cause. Voici ce qu'il me répondit. "Je conviens avec vous que
" quelques-unes des anciennes villes de notre pays com-
" me les Clées, Moudon, ont une situation pareille à
" celle de Romainmôtier, mais j'en vois de plus ancien-
" nes encore, comme Orbe et Avenches, bâties dans des
" plaines ou sur des éminences.

" Cependant comme il est plus naturel de bâtir dans
" un lieu agréable et élevé depuis lequel la vue puis-
" se se promener agréablement sur les alentours, je
" crois que les fondateurs de ces cités enfoncées ont
" eu des motifs particuliers pour préférer de sembla-
" bles habitations. Nos ancêtres n'étoient pas un peu-
" ple marchand; ils n'avoient par conséquent pas be-
" soin de s'établir dans des lieux de facile accès pour
" faciliter le transport des marchandises. Les anciens
" Helvétiens étoient agriculteurs ou bergers. Les pre-
" miers bâtissoient au milieu de leurs fertiles plaines;
" les autres suivoient les inclinations des troupeaux

" qui les nourrissoient, & édifioient dans le fond de
" riches vallons. Leurs vaches couvroient les côteaux
" verts que vous voyez. Leurs chèvres franchissoient
" d'un pied agile ces roches et ces précipices; je
" crois que dans l'origine ces villes étoient de simples
" hameaux, et ces maisons de deux ou trois étages que
" nous venons de voir, de basses & étroites chaumières.

" Peu à peu les moeurs ont changé, nos voisins nous
" ont visité, ont emporté nos fromages & nous ont laissés
" en échange de l'argent, des vices & des villes dans
" des situations où il ne convenoit pas d'en construire.

Mr. N. cessa de raisonner pour admirer avec nous depuis la hauteur où nous étions un point de vue magnifique. D'un côté c'est le Nozon qu'on voit sortir en serpentant de la vallée voisine; il est bordé de rochers et de bois plantés au bas d'un précipice, au-dessus duquel est le village de Juriens. Vis-à-vis on a une vue très étendue; on découvre une échappée des lacs de Neuchâtel et de Genève, et dans un fond à l'extrémité du vallon, la vue domine la ville de Romainmôtier. Après avoir quitté Premier, nous entrâmes dans le vallon de Vaulion. Avant que d'arriver au village de ce nom, on trouve sur la route un grand nombre de maisons placées à peu de distance les unes des autres. C'est ce que l'on remarque dans la plupart des montagnes de notre pays.

A notre droite nous étions ombragés par des sapins

magnifiques. A notre gauche couloit un petit ruisseau limpide dont l'eau égaie des prés & fait jouer des scies et des moulins. La vue de ce vallon est très agréable. On se trouve resserrés entre deux montagnes parsemées de bois et de chalets. Les nombreux troupeaux de vaches font retentir l'air du son de leurs toupins, et les chèvres broutent sur la pointe des rochers qui semblent taillés à pic. Au fond du vallon on découvre le village qui paroît une petite ville par le nombre et la structure de ses bâtiments. Nous déjeûnâmes à l'auberge de l'Ours. L'hôtesse en nous servant nous dit qu'elle étoit françoise. Nous nous en étions déjà apperçus à son ton, à ses manières & à son costume, tant cette nation contraste avec la nôtre. Cette femme nous dit qu'elle sortoit des prisons de Besançon où elle avoit été détenue pour un débit de faux assignats. Elle se trouvoit heureusement avoir échappé à la tranchante guillotine. Nous la félicitâmes & lui conseillâmes de renoncer à un trafic si périlleux & de s'en tenir à celui de son vin & de ses tommes de chèvres. En traversant le village de Vaulion pour continuer notre route, nous admirâmes les fontaines. Deux larges tuyaux poussent avec force une eau fraîche et limpide. Le grand bassin qui la reçoit étoit entouré d'un sexe charmant dont les solides traits étoient réfléchis par ce miroir liquide. Nous admirâmes de beaux bras blancs & bien nourris

qu'elles ne cachent pas honteusement sous des amadis. Leurs bouches gracieuses en nous parlant nous firent voir des dents d'une blancheur naturelle, & leurs mouchoirs tendus et relevés nous assurèrent que les fichus menteurs ne sont pas de leur invention.

La dernière maison du village est la cure. Elle est agréablement située sur une petite éminence. Le pasteur de cette paroisse doubloit autrefois ses revenus avec les présents de beurre & de fromage que lui faisoient ces bons montagnards. Mais, ô tempora ô mores, la génération actuelle est moins libérale, parce, je crois, qu'elle proportionne le don de ses denrées à la nourriture spirituelle qu'elle prend. Nous quittâmes Vaulion & traversâmes un grand bois. A l'extrémité de cette forêt nous nous trouvâmes au-dessus d'une montagne, dans une plaine si superbe que nous ne pûmes nous empêcher de nous écrier, ha! le beau pays! ha! le charmant pays! Enfin nous entrâmes dans la vallée de Joux. Tout ce que nous avons vu jusqu'à présent n'est rien en comparaison du pays où nous allons entrer.

C'est maintenant, ô voyageurs, que vous devez vous réjouir & vous attendre à des émotions ravissantes. Une centaine de pas avant que d'arriver sur la hauteur qui domine toute la vallée de Joux, nous nous bouchâmes les yeux avec nos mouchoirs, et nous restâmes en cet état jusqu'à ce que celui qui conduisoit notre char nous eût

avertis que nous pouvions regarder.

Comment dépeindre les sentiments & les émotions que nous éprouvâmes alors. Nous sortions d'une épaisse forêt, impénétrable aux rayons du soleil, et tout-à-coup comme par un enchantement subit, notre vue plane sur un horizon majestueux: des cris de joie & des claquements mille fois répétés furent les seules marques de l'ivresse de notre admiration. Un silence profond, une extase ravissante succédèrent à ces premiers mouvements. Nous nous arrêtâmes pour savourer en détail les beautés dont l'ensemble venoit de nous frapper.

Deux lacs d'inégales grandeur qui se communiquent par un canal étroit, s'étendent majestueusement du midi au septentrion, d'un bout de la vallée à l'autre. Ses bords sont parsemés de villages & de hameaux.

A droite on aperçoit le Pont & une partie des Charbonnières; à gauche l'Abbaye, les Bioux, le Chenit, semblent se baigner & se mirer dans les eaux pures du lac à l'extrémité de la vallée du côté du midi. Le Brassus couvre de maisons éparses une plaine très étendue à l'autre extrémité. Au nord la Dent de Vaulion, le Mont de Cire et l'Echelle s'élèvent en pointe jusqu'aux nues & tancent l'impétuosité des flots qui viennent se briser à leurs pieds. Vis-à-vis l'autre rive sont les villages du Séchey et du

Lieu, mais une petite montagne nous empêchoit de les voir depuis l'endroit où nous étions. Après avoir rassasié notre vue de tant de beautés, nous descendîmes dans la vallée & nous arrivâmes au petit village de l'Abbaye qui fut bâtie par le prieur de Romainmôtier sur la fin du quatorzième siècle. Nous continuâmes notre route en côtoyant le lac jusqu'au Chenit. Nous ne pouvions en cheminant nous lasser d'admirer la belle nature. L'air étoit calme, le ciel sans nuages. Le lac ressembloit à la plus belle glace; sa surface réfléchissoit, de manière à faire illusion, les rochers, les bois & les villages. De petits bateaux de pêcheurs paroisoient çà & là sur cette plaine liquide. Ce ne fut qu'à regret que nous détournâmes de temps en temps les yeux pour faire d'autres observations qu'on exige d'un voyageur.

Le chemin est bordé de prés superbes, de champs semés de petites graines et de jardins où croissent ces bons choux connus sous le nom de choux de montagne. Les arbres fruitiers y sont très rares, ce qui donneroit un air bien nu à cette contrée sans le grand nombre de maisons qu'on ne cesse de rencontrer.

On nous avoit tant vanté la beauté du sexe de la Vallée, que nous désirions tous, (à l'exception peut-être des Dames qui étoient avec nous), de contempler de près ces fraîches et ragoûtantes montagnardes.

Hélas! nous n'en rencontrâmes aucune qui mérita notre admiration; depuis l'Abbaye au Chenit nous ne

rencontrâmes que des vieilles femmes d'une laideur si horrible que nous en tirâmes des conséquences peu flatteuses pour le beau sexe de ce pays. Il n'en est pas de même des hommes; ils ont en général les formes robustes, la taille élevée, des physionomies bien marquées. On s' imagine que dans un pays de montagnes les habitants doivent y être simples & grossiers; on se trompe; ils poussent au contraire la finesse peut-être un peu trop loin. D'où vient cette subtilité d'esprit qui leur est particulière ? Il y en a qui l'attribuent à la vivacité de l'air qu'on respire dans les lieux élevés. Cette cause n'est pas tout à fait à rejeter; cependant je l'attribue plutôt au mauvais sol qu'ils cultivent qui ne suffit pas pour les nourrir. On sait que la nécessité est la mère de l'industrie & que l'industrie développe les facultés intellectuelles.

Les habitants de la Vallée voyant que leurs terres étoient ingrates & ne leur rapportoient pas de quoi les entretenir, se tournèrent du côté des arts. Les horlogers & les lapidaires y abondent particulièrement. La nécessité de débiter leurs ouvrages en expatrie un grand nombre. On en trouve encore beaucoup à Londres & à Paris; ils rapportent de ces grandes capitales de l'argent, de l'esprit et des mœurs relâchées qu'ils communiquent à leurs concitoyens. C'est donc à mon avis la nécessité, l'industrie, le

commerce, les voyages, qui ont donné à ce peuple cet esprit fin mais retors que l'on ne trouve pas chez leurs compatriotes de la plaine. Rendez aux gens de la Vallée les montagnes qui les entourent, que la nature paroît leur avoir destinées, mais que l'avarice rapace des riches de la plaine s'est appropriées. Brisez les meubles des lapidaires, renversez les établis des horlogers, donnez en échange à chaque particulier quelques vaches et quelques chèvres, et dans cinquante ans vous ne reconnoîtrez plus ces montagnards.

Les habitants de cette vallée diffèrent aussi des autres Suisses par leur langage. Ils traînent & chantent en parlant; (j'en excepte ceux qui ont voyagé.) Nous aperçûmes déjà à Vaulion quelques nuances de cet idiome, et il nous sembla qu'elles devenoient plus vives à mesure que nous avancions dans le pays. Cette manière de parler s'étend tout le long de la chaîne du mont Jura, depuis Genève jusqu'à l'extrémité des montagnes du comté de Neuchâtel; et ce qui paroît étonnant, c'est qu'elle n'a pu gagner le plus rapproché, ni le plus petit village de la plaine. Mais on cesse d'en être surpris quand on sait que cette chaîne de montagne est frontière de la Franche-Comté dont les habitants auxquels ce dialecte est naturel, ne cessent de communiquer avec ceux de nos montagnes.

Tout en réfléchissant sur nos observations, nous

arrivâmes au bout du lac où nous vîmes d'embouchure de l'Orbe. Cette rivière sort du lac des Rousses en Franche-Comté; & quoiqu'elle vienne de France, ses eaux sont néanmoins claires & pures; elle traverse en serpentant de belles prairies & paroît exprimer par son doux murmure le regret qu'elle a de quitter sitôt un aussi beau vallon. Après avoir traversé les deux lacs, elle s'engouffre presque à l'extrémité du petit. Nous la passâmes sur un petit pont de bois, & nous arrivâmes au Cherit où nous dinâmes. On nous servit un assez mauvais repas dans une chambre assez mal-propre. Les puces surtout nous incommodèrent beaucoup, ce qui nous fit croire qu'on avoit appelé ce lieu du nom de Cherit en raison de la multitude de ces insectes; mais j'aime à croire que cette malpropreté est particulière à cette auberge. Après dîner nous nous promenâmes par ce village dont les maisons sont assez bien bâties.

Nous entrâmes sur le cimetière où chaque fosse est couronnée d'une pierre d'un demi-pied carré sur laquelle on a gravé le nom, la naissance et la mort du défunt. Cette coutume est-elle utile ou vaine ? c'est ce que nous ne pouvons décider.

Nous quittâmes le Cherit vers les quatre heures du soir & nous prîmes la route du Lieu pour achever le tour du lac. Cette rive, ainsi que celle que nous avions côtoyée le matin, est semée de distance en

distance de petits hameaux qu'on appelle du nom de la famille la plus nombreuse qui y habite. Quand nous demandions comment on appeloit le groupe de maisons où nous passions, on nous répondoit Vers chez Meilan, ou Vers chez Piguet &c. Un peu avant que d'arriver au Lieu, nous vîmes un cordon noir se former sur ces montagnes, ce qui nous présageoit une tempête prochaine. En effet le lac, qui le matin n'étoit ridé par aucun zéphir, prit tout à coup une couleur noirâtre, commença à mugir sourdement & à essayer par de légères attaques la force de ses flots audacieux contre les rochers escarpés & inébranlables qui du côté où nous étions bordent le rivage. Déjà les plus élevés frémissaient dans les forêts. Les timides habitants de l'air cessoient leurs chants; le vent du midi étendoit dans la plaine aérienne ses bataillons nébuleux. A l'instant l'éclair fend la nue & semble donner le signal d'un combat. Aussitôt l'horizon est en feu, les coups de tonnerre se succèdent avec rapidité, les nombreux échos les répètent & forment des roulements non interrompus. Nous arrivâmes dans le village du Lieu au plus fort de l'orage. Nous trouvâmes des groupes de femmes & d'enfants rassemblés sous les toits de leurs maisons, joignant leurs mains tremblantes & élevant vers le ciel des yeux qui à chaque éclair s'abaissoient contre terre & se fermoient de crainte. Les rassemblements dans les dangers sont communs à tous les animaux qui vivent en société. Ils sont nécessaires quand par une réunion de force on a lieu d'espérer de mieux repousser un péril.

Mais j'ignore par quel motif des êtres raisonnables se rassemblent dans les temps d'orage où plusieurs n'ont pas plus de moyens qu'un seul pour en éviter les coups; à moins qu'on ne croie qu'une réunion de prières a plus d'efficacité ou qu'en cas de malheur on les adoucit en les partageant.

Malgré la foudre nous continuâmes notre route parce qu'il ne tomboit point de pluie. Nous ne vîmes rien de remarquable en traversant le Lieu, qu'un beau village principalement connu par ses foires où se rendent plusieurs marchands drapiers des villes de la plaine. A une petite distance de là nous trouvâmes le Séchey & ensuite les Charbonnières, ainsi appelé, je crois, de ses manufactures de charbon. Ce dernier village est agréablement situé au bord du petit lac connu sous le nom de lactelet, ou lac Brenet. Un quart d'heure après nous passâmes le pont sur le canal qui réunit les deux lacs, & nous arrivâmes enfin au village auquel ce pont a donné son nom.

A peine étions nous dans l'Auberge que la pluie commença à tomber avec violence. Comme elle ne dura pas longtemps, nous profitâmes du calme délicieux qui lui succéda pour aller voir le moulin de Bonport situé un peu à la droite de l'autre bord du petit lac. Nous montâmes pour cet effet un petit bateau de pêcheur que deux bateliers faisoient voguer à force de rames. A une portée de fusil du Pont, le chien de M. N. nous donna une preuve touchante de sa fidélité; nous l'avions oublié sur le rivage, & en regardant en arrière nous le vîmes qui s'efforçoit de nous suivre à la nage; nous l'attendîmes & le reçûmes à notre bord où chacun lui donna les éloges qu'il méritoit. Madame N. surtout le combla de caresses, & lui adressa les couplets suivants.

ROMANCE

* * *

Tu fus toujours un chien fidèle,
Depuis longtems je le savois;
D'Emanuel et d'Isabelle
Les pas tu ne quitta jamais.
Lorsqu'au bois ou dans la prairie
Nous allions jadis pour rêver,
Nous n'avions que ta compagnie,
Une autre avroit pu nous gêner.

* * *

Un jour, jamais je ne l'oublie,
Nous n'étions que trois au bosquet,
Emanuel, sa bonne amie,
Et Sultan qui faisoit le guet:
A deux cents pas tu sens mon père,
Tu nous regardes en aboyant;
De peur d'éprouver sa colère
Nous l'évitâmes en fuyant.

* * *

Quand le râle ou la bécassine
Attirent ton maître au marais,
Quelquefois je faisois la mine,
Oui contre toi je me fâchois,
Mais le soir cette courte haine
Comme une vapeur s'exhaloit,
Quand tu précédois hors d'haleine
Mon doux ami qui revenoit.

* * *

Vingt minutes nous suffirent pour notre traversée.
Nous débarquâmes près de Bonport; là le lac passe au
travers d'une fente de rocher qui lui sert de canal, et
fait jouer une scie et un moulin. L'eau s'engouffre sous
un rocher avec fracas, en tournoyant, à trois pas des

rouages qu'elle meut, et va former la rivière de l'Orbe qui, à une demi lieue de là, sort du pied de la montagne. On appelle vulgairement ce gouffre l'entonnoir; on nous dit qu'il en existoit d'autres, mais que celui de Bon Port étoit le plus considérable. Comme nous étions à examiner cette horrible beauté, un petit garçon nous présenta des pierres plates, remarquables par une mousse empreinte sur leur surface qui représente des bois & des paysages. Nous en achetâmes quelques-unes que nous emportâmes. La nuit commençant à ombrager l'horizon, nous remontâmes sur notre bateau pour retourner au Pont.

La fraîcheur de l'air, la sérénité du ciel, les doux rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau brilloit autour de nous, rendirent ce moment un des plus intéressants de notre voyage. Un silence profond régnoit sur le bateau. On n'entendoit que le bruit égal et mesuré des rames. Quand nous adressions la parole aux dames, ou elles ne répondoient pas aux questions que nous leur faisons, ou elles ne proféroient que des monosyllabes: Ah! Do... Ba... V... Bo... n'étiez-vous pas plutôt sur le lac Léman que sur celui de Joux? Bon-Port que nous venions de quitter n'étoit-il point pour vous Meillerie, & ne preniez-vous point le Pont pour l'habitation de Julie?

Nous arrivâmes à l'auberge plutôt que nous ne le désirions. L'hôte est un Rochât, mais il n'est connu que sous le nom de Chasse-Vérité. Les sobriquets sont

absolument nécessaires dans ce pays, parce que les noms de famille & de baptême sont insuffisants pour distinguer les individus, car on nous dit que les villages du Pont & des Charbonnières ne contenoient que des Rochat, à l'exception de deux maisons, & que toute la Vallée, qui est très peuplée, ne renfermoit que trente-une familles différentes. Mr. Chasse-Vérité nous fit servir un bon souper par sa fille qui nous frappa par sa beauté; c'est la plus belle figure que nous ayons vue dans notre voyage. Après nous être rassasié d'excellents brochets fort bien préparés, la fatigue & le sommeil nous appelèrent dans de bons lits où nous dormîmes profondément.

Nous nous levâmes de grand matin dans le dessein d'aller voir lever le soleil, & jouir d'une vue magnifique & très étendue depuis une montagne voisine très élevée appelée la Dent-de-Vaulion; mais les nuages qui en couronnoient le sommet nous en empêchèrent; nous quittâmes donc le Pont pour passer de la Vallée de Joux à celle de l'Orbe; et sur trois chemins que nous avions à choisir, nous prîmes le plus court, mais le plus dangereux. Nous descendîmes par l'Echelle. Notre char, enrayé des quatre roues, sautoit de rocher en rocher sur un chemin très rapide que l'on ne distingue qu'au moyen des ornières que le frottement des roues a sillonnées sur le roc; nous préférâmes tous descendre à pied, à l'exception d'une de nos dames qui, ne pouvant marcher que difficilement, eût la constance courageuse de rester

sur le char. Nous avions avec nous deux guides qui nous faisoient observer ce qu'il y avoit de remarquable. Ils nous montrèrent une source d'eau ferrée dont le dépôt est couleur de rouille; plus loin, ils nous firent voir un tronc de sapin du diamètre d'environ quatre pieds, et nous dirent que cet arbre qui étoit le plus élevé de toutes ces montagnes, avoit été frappé de la foudre, que deux hommes étoient alors dessous, qu'ils n'eurent point de mal, mais que leurs boucles de souliers furent fondues. Ils ajoutèrent que la commune de Vallorbe leur avoit fait présent des débris de ce sapin, sans doute, ou pour dissiper leur frayeur, ou pour leur donner les moyens de racheter des boucles. On a laissé subsister le tronc de cet arbre, peut-être pour l'instruction des voyageurs de tout rang qui ne cessent de faire le tour de cet intéressant pays. Mais j'aimerois qu'on y gravât cette inscription instructive: "la foudre m'a frappé parce que ma tête touchoit la nue".

Nous descendîmes encore quelques centaines de pas par un chemin couvert d'une terre noircie par le charbon que l'on y voiture continuellement, & nous arrivâmes vers une pierre où un jeune homme de douze ans tua, il y a quelques années, un loup qui faisoit beaucoup de ravages dans ces contrées.

Un peu plus loin nous quittâmes le chemin où nous laissâmes notre char, & nous descendîmes en nous retenant aux branches, par un sentier escarpé qui conduit

à l'entrée d'une grotte profonde, connue sous le nom de Grotte aux Fées. Nous y pénétrâmes à la lueur de plusieurs chandelles. L'air extérieur étoit au moins de dix degrés plus chaud que celui de l'intérieur. Cependant ce changement subit d'atmosphère n'est pas dangereux, parce que les efforts qu'on est obligé de faire pour gravir les quartiers de roc qu'on ne cesse de rencontrer, entretiennent la transpiration. Cette caverne est divisée en plusieurs chambres qui communiquent les unes aux autres par des trous bas & étroits que l'on passe en se baissant. À droite & à gauche on rencontre des ouvertures qui conduisent dans diverses caves: mais nous suivîmes la route la plus pratiquée & nous arrivâmes après dix minutes de trajet au "non plus ultra" de ce souterrain, dans une voûte spacieuse au milieu de laquelle est une espèce de cheminée qui communique, à ce qu'on dit, au-dessus de la montagne; malgré nos lumières nous eûmes beaucoup de peine à retrouver les issues de ce séjour ténébreux. Je ne conseille à personne d'y pénétrer sans guide. Comme nous nous amusions à lire sur le roc les noms des curieux qui ont visité cette grotte, nous trouvâmes la romance suivante, écrite avec un crayon. Elle paroît avoir été dictée par la douleur & le désespoir;

. . . ROMANCE

* * *

O vous, qui de douleur alimentez vos êtres,
Époux, amis, amants dévorés de regrets,

Par un sentier étroit, ombragé de vieux hêtres
Enfoncez-vous dans ces forêts.
Sous ce mont sourcilleux cette grotte profonde
Du désespoir affreux semble être le réduit;
A l'entrée on n'entend que le bruit sourd de l'onde,
Au fond est l'éternelle nuit.

* * *

Vous qui dans vos malheurs réparez seuls des larmes
Fuyez les hommes durs ou dissimulateurs.
Ce rocher caverneux sensible à vos allarmes,
A vos soupirs joindra ses pleurs.

* * *

Vous enfin que l'envie & l'injustice atroce
Poursuivent sans pitié sous un dehors trompeur,
Dans ces lieux habités par les bêtes féroces,
Venez & n'ayez point de peur.

* * *

Nous quittâmes ce séjour mélancolique pour admirer la beauté de l'Orbe qui sort avec fracas de dessous la montagne. D'abord rapide & écumante, elle renverse tout ce qui s'oppose à son passage, puis elle ralentit insensiblement & s'avance paisiblement dans la plaine, où après avoir fait plusieurs contours, elle se divise en diverses branches pour faire jouer des forges qui sont en grande quantité dans les environs du village de Vallorbe. Nous arrivâmes au grand martinet au moment où l'on sortoit le renard ⁸. et nous vîmes des forgerons semblables à des cyclopes, qui durant la conicule (je sue quand j'y pense) comme en hiver, sont jour et nuit auprès d'une fournaise

ardente. Nous quittâmes ce tartare pour parcourir le beau vallon de Vallorbe, & nous éprouvâmes ce que dut éprouver Télémaque lorsqu'il passa des enfers aux champs Elisées.

Vallorbe est un grand, beau & riche village. L'Orbe qui le traverse lui fournit une truite abondante et excellente. Nous ne nous y arrêtâmes pas & nous prîmes la route de Ballaigues. A moitié du chemin nous passâmes sur un pont fort élevé, construit sur une petite rivière appelée la Jougnone ¹⁰. Ce torrent se jette dans l'Orbe, dont il grossit et trouble les eaux dans les tems de pluie. Nous entrâmes ensuite dans un beau bois de sapin où, ayant trouvé un gazon frais et ombragé, nous nous y assîmes et dinâmes de bon appétit.

De là nous traversâmes le village de Ballaigues situé sur la grande route de Paris et distant d'une petite lieue de Jougne, première ville de la France, en Franche-Comté. Nous arrivâmes ensuite à Lignerolle, célèbre par la résidence de M. le Docteur C *** ¹¹ et par un grand magasin de sel qui approvisionne un grand nombre de villes et de villages du Pays de Vaud. Ce que l'on trouve de meilleur dans cet endroit, en fait d'animaux, sont des moutons succulents qui ont été longtemps en grande réputation. Le chemin qui conduit de Lignerolle à la Russille est assez mauvais; il est pratiqué au bord d'un mont escarpé qui domine la ville des Clées. Nous nous arrêtâmes un moment pour contempler les anti-ques masures de son château qui est situé sur une éminence

au pied de laquelle la rivière de l'Orbe coule avec impétuosité. Quatre murs très épais et une tour qui tombe en ruines, sont les seuls restes de ce vaste édifice; de vieux arbres plantés dans l'intérieur occupent la place des bâtiments.

Ce lieu habité autrefois par des seigneurs puissants, est devenu aujourd'hui la demeure des fouines, des hiboux et des oiseaux de proie. Non loin de la ville des Clées, est une tuilerie qui n'existe que depuis quelques années. On prétend que cette manufacture étoit réputée dans les siècles précédents, et que le motif qui a engagé à la rétablir est une tuile très bien conservée trouvée dans la tour du château, sur laquelle étoit empreinte une date très reculée. Cependant le succès n'a pas répondu à l'attente. Je ne sais si la terre d'autrefois valoit mieux que celle d'à présent, ou si les ouvriers travailloient mieux, mais il est certain que ceux qui couvrent de ces tuiles les toits de leurs maisons, ne les laisseront pas pour héritage à leurs enfants.

Nous continuâmes notre route par un chemin pier-
reux et nous arrivâmes à la Russille. Il y a une
vingtaine d'années que ce village fut presque entiè-
rement consumé par le feu du ciel; il n'y est resté
qu'un petit nombre de bâtiments. Nous traversâmes
ensuite le bois de Chassigne, qui appartient à la
ville d'Orbe; on y fait une coupe toutes les années

que l'on distribue aux bourgeois de la dite ville; & de trois en trois ans, le Conseil s'y transporte en corps pour en reconnoître les mimites, & cette opération se termine toujours par un repas sylvestre où l'on se divertit beaucoup.

Cette forêt abonde, aux approches de l'hiver, en grives à pieds noirs, que les habitants des villages voisins prennent au lacet & au filet. Cette dernière chasse est très amusante. Après qu'on a tendu les filets au bord du bois, un certain nombre de frondeurs chassent devant eux les vols considérables de ces oiseaux, en lançant dans les airs des pierres angulaires, dont le sifflement, imitant le vol de l'épervier, dirige à volonté les grives dans le piège. A une petite distance de Chassaigne on trouve le petit village de Montcherand; nous n'y vîmes rien de remarquable, qu'un bâtiment orné à la manière des Chinois, de petites cloches que des vues courtes peuvent aisément prendre pour des bonnets.

A peine a-t-on quitté Montcherand, qu'un horizon majestueux se développe tout -à-coup devant soi; à gauche la vue se perd dans les vapeurs du lac de Neuchâtel; à droite le murmure de l'Orbe frappe agréablement les oreilles, et l'oeil ravi d'admiration suit, dans le fond délicieux d'un vallon, son cours tortueux qui semble se détourner de sa direction naturelle, pour faire le tour de notre antique cité. Vis-à-vis de soi, une plaine de quatre lieues d'étendue, coupée de plusieurs rivières, plantée de saules & de peupliers,

s'étend en longueur d'Entre Roche à Yverdon; ses bords fertiles sont parsemés de nombreux villages, autour desquels les bois, les champs & les prés, offrent des nuances vives & variées. Au fond du tableau, des montagnes éloignées, couvertes d'une neige éternelle, enveloppent & couronnent cet intéressant paysage. Quoique ces beautés ne fussent pas nouvelles pour nous, nous avions un si grand plaisir à les admirer, nous en étions tellement occupés, que nous arrivâmes à Orbe sans presque nous en apercevoir.

F I N

Extrait de l'ouvrage de J. A. De Luc (voir page 2).

Lettre XIV, pp. 217 à 222.

C'est dans l'un de ces vallons agréables qu'est situé le Lac-de-Joux, ou des Bois; car Joux est un mot celtique, que beaucoup de lieux dans notre pays retiennent pour avoir été des forêts. Ce petit lac est le bassin commun de toutes les fontaines, ou ruisseaux qui sortent des sommités voisines. Un rocher situé à l'extrémité de la vallée retient ces eaux, & les oblige à s'élever jusqu'à l'entrée d'une caverne qui leur donne issue dans les entrailles de la montagne; au travers de laquelle elles se sont frayé une route. On les voit sortir d'un rocher, dans un fond nommé Val-Orbe, où elles forment une petite rivière. Il y a plusieurs

autres petites rivières intérieures dans ces montagnes: on en voit une entr'autres dans le Comté de Neuchâtel, dont on ne connoît clairement ni l'origine, ni l'issue, & dont on se sert dans une caverne à faire tourner un moulin.

Avant que le retour du soleil eût dévoilé ce charmant pays, où nous étions arrivés sans pouvoir le connoître, nous nous informâmes de sa nature, de sa population, de la manière de vivre de ses habitants. Nous apprîmes qu'il y avoit aux environs du lac plusieurs villages, distribués en trois paroisses. "Avez-vous des communes? demandai-je d'abord. Deux des paroisses en ont, me répondit-on, & de fort grandes, où chacun a droit d'aller couper du bois & de faire paître ses bestiaux... Vous vivez donc fort bien? ... Fort bien & très contents... Pourquoi l'autre paroisse n'a-t-elle pas des communes? ... Parce qu'elle a obtenu de les partager? ... Vivent-ils mieux que vous dans cette paroisse? ... Il y a des gens plus riches, mais il y en a de si misérables, qu'ils n'osent pas seulement tenir une poule, parce qu'ils n'ont point de terrain, & qu'elle iroit sur le terrain des autres".

Pauvres gens! à qui en accordant une telle permission, on a fait pis que ne feroit un père qui permettroit à ses enfants mineurs de vendre leur droit à son héritage!

Nous nous étions proposés d'être de bonne heure hors de la maison, mais comme la nuit avoit été froide, le lac avoit produit du brouillard, & tout étoit couvert de gelée blanche. Il fallut donc attendre que le soleil eut réchauffé l'air. Ainsi l'on prépara tout à son aise le chariot qui devoit nous monter sur la sommité la plus élevée, nommée la dent de trois chevaux¹. Ce chariot étoit encore d'une autre espèce que ceux qui nous avoient monté à Grindelwald & à Chaumont; c'étoit un long panier porté sur quatre roues, employé ordinairement à descendre, dans la plaine voisine, le charbon

1. Il s'agit de la Dent-de-Vaulion, anciennement dite Chichevaux.

que son possesseur faisoit dans la montagne; de la paille & des matelas en firent néanmoins une voiture propre & commode.

Le côté de cette sommité, par lequel nous y montâmes, est opposé à celui du lac & des Alpes; il est couvert de pâturages & de bois. A mesure que nous montions, nous découvrons ces vallons agréables du haut de la chaîne du Jura, tous parsemés de hameaux dans la partie qui appartient à la Suisse; & le Lac-de-Joux, avec les bois & les habitations qui l'environnent, animoit tout le paysage, comme une glace entourée d'une belle bordure égaye un appartement. Les gelées du matin n'avoient point encore détruit les herbes odoriférantes dont les gazons étoient parsemés, & notre chariot, en les foulant, parfumoit l'air à mesure que nous passions.

Nous arrivâmes ainsi par de très agréables chemins, à un coup d'oeil digne d'être acheté par des chemins pénibles. Tandis que tous les sommets du Jura, découverts pour nous de toutes parts, jouissoient de l'air le plus sercin, la plaine étoit, comme le jour précédent, couverte de nuées. Mais leur aspect étoit fort différent, tant par la différente position du soleil, que par notre plus grande élévation, qui élargissoit beaucoup à nos yeux cette plaine éthérée, & élevoit toujours plus la chaîne glacée des Alpes, en la dégageant de celle des rochers.

Après ce que j'ai eu l'honneur d'expliquer à V.M. dans ma lettre précédente, des effets que produit l'air des montagnes sur les hommes, surtout en certains moments; il me suffira de lui dire ici, que tout le temps que nous demeurâmes sur cette sommité, l'air fut aussi calme qu'il soit possible, & d'une sérénité parfaite. Nous nous assîmes sur le plus haut rocher, tournant le dos à tous les objets terrestres, & n'ayant devant nous que les nues, qui alors paroissoient autant au-dessous de nous, que nous avons coutume de les voir au-dessus.

Tandis que nous les considérions comme en rêvant, elles commencèrent à s'ouvrir à peu de distance de nous,

& par cette ouverture, nous découvrîmes d'abord une église, qui paroissoit à une immense profondeur; puis nous vîmes tout le village, & peu à peu la campagne voisine sur laquelle, par quelque autre ouverture, le soleil commençoit à darder ses rayons.

Mlle S. ne s'attendoit point à cette métamorphose; jamais un tel rideau ne s'étoit tiré à ses yeux; elle fut dans un étonnement qu'on ne peut décrire. Elle se transportoit en idée dans ce lieu, alors plus favorisé que tous les autres, pour lequel les nuages s'entr'ouvroient: elle se rappeloit ces moments qui annoncent le beau temps aux habitants des plaines, (j'ai presque dit aux habitants de la terre, car il ne nous sembloit pas alors de lui appartenir) & l'idée d'être elle-même dans cet air pur, que l'on révoit alors avec tant de plaisir, égala chez elle tous les plaisirs que l'imagination peut produire. Elle auroit bien voulu continuer à contempler ces scènes presque célestes, mais nous avions encore à nous réveiller ici bas; ce beau rêve devoit finir.

Pour descendre la montagne, nous repassâmes d'abord dans la vallée du Lac-de-Joux, où la plaine nous fut cachée. Puis traversant la gorge qui nous y avoit conduits le jour précédent, quel changement de scène! Au lieu de cette couche uniforme qui couvroit tout, nous vîmes tout ce qu'elle couvroit; car elle avoit disparu. Ainsi nous avions sous nos yeux le beau lac Léman dans toute son étendue, avec les plaines & les côteaux qui l'entourent, & tout l'amphithéâtre qui, des bords opposés, monte insensiblement jusqu'aux Alpes dans une largeur de plus de quinze lieues. Là, tout est montagnes, qui graduellement s'élèvent, & semblent enfin ne se dérober à la vue, que parce qu'elles n'ont plus que des masses stériles à lui montrer.

* * * * *

NOTES

1. p. 12 Marqué au crayon: Nilon sur l'ouvrage de la B.C. Corrigé en marge: erreur, il s'agit du pasteur Emmanuel Mennet.
2. p. 12 Noté en marge: Mennet.
3. p. 12 Noté en marge: Galin.
4. p. 14 Le père de Mr. N. (noté en marge Jean-Charles Mennet). Fut le premier de sa famille qui quitta le village de Croix (Croy) pour venir habiter la ville.
5. p. 26 Noté en marge: née Venel.
6. p. 27 Noté en marge: Emmanuel et Isabelle Mennet-Venel.
7. p. 32 Allusion aux gouttes d'eau qui tombent du roc.
8. p. 32 Grande pièce de gueuse que l'on purifie au feu.
- 9.
10. p. 33 Jougnone = Jougnena, petit affluent de l'Orbe provenant de France et passant par le Creux.
11. p. 33 Noté en marge: Abram Chappuis.

Cette brochure a été
imprimée en février
1990 sur la machine
du Pèlerin aux Char-
bonnières.